

## « Lorsque le sang juif coule du couteau... »

### אבא

Les doigts fins de Gustav Kleinmann firent glisser le tissu sous le pied de la machine à coudre. L'aiguille s'actionna, enfonçant le fil dans le tissu pour former un long arc parfait. À côté de sa table de travail trônait le fauteuil auquel le tissu était destiné, un squelette de hêtre aux sangles tendues et garni de crin de cheval. Une fois le pan prêt, Gustav le disposa sur l'accoudoir, et son petit marteau enfonça les clous un à un – des clous tout simples pour l'intérieur et des clous bombés en cuivre pour les bordures extérieures, étroitement espacés, formant comme une rangée de casques de soldats, le tout sous un *tap-tap* régulier.

Cela faisait du bien de travailler. Il n'y en avait pas toujours pour tout le monde, et la vie pouvait parfois être difficile pour un homme de son âge, avec une femme et quatre enfants à nourrir. Gustav était doué dans son art, mais pas dans celui des affaires, même s'il parvenait toujours à se débrouiller. Né dans un minuscule village situé au bord d'un lac du royaume historique de Galicie<sup>1</sup>, province de l'Empire austro-hongrois, il était venu à Vienne à l'âge de quinze ans pour se former à la tapisse-

1. Qui fait aujourd'hui partie de la Pologne du Sud et de l'Ukraine de l'Ouest.

rie et n'était jamais reparti. Enrôlé dans l'armée au printemps de ses vingt et un ans, il avait servi durant la Grande Guerre, avait été blessé par deux fois et récompensé pour son courage, puis à la fin de la guerre, il était retourné à Vienne pour reprendre son modeste métier et devenir maître-artisan. Il avait épousé sa petite amie, Tini, pendant la guerre, et ensemble ils avaient élevé quatre merveilleux enfants. Voilà la vie que menait Gustav : modeste, pas tous les jours facile, et s'il n'en était pas toujours satisfait, au moins privilégiait-il la bonne humeur.

Le ronronnement des avions interrompit le fil de ses pensées. Il allait et venait comme s'ils étaient en train de tourner au-dessus de la ville. Curieux, Gustav posa ses outils et sortit dans la rue.

Im Werd était une artère très dense dans laquelle résonnaient les sabots des chevaux qui tiraient les carrioles et les grondements des camions. Partout, l'air charriait des odeurs d'humanité, de fumée et de crottin de cheval. L'espace d'un instant, Gustav crut bien qu'il neigeait – en mars ! –, mais il s'agissait en vérité d'une tempête de bouts de papier qui tombaient du ciel pour atterrir sur les pavés et les étals du Karmelitermarkt. Il en ramassa un.

### *PEUPLE D'AUTRICHE !*

*Pour la première fois dans l'histoire de notre pays, le gouvernement vous demande de vous engager pour lui!...*

De la propagande pour le vote de dimanche. Le pays entier ne parlait que de ça, et le monde avait les yeux rivés sur eux. C'était important pour tous les citoyens d'Autriche, hommes, femmes et enfants, mais en tant que Juif, c'était pour Gustav une affaire plus personnelle encore : un vote national pour décider si l'Autriche devait rester indépendante de la tyrannie allemande.

L'Allemagne nazie mangeait son voisin autrichien du regard depuis maintenant cinq ans, de l'autre côté de la frontière. Adolf Hitler, autrichien de naissance, était obsédé par l'idée d'intégrer sa terre natale à l'Empire allemand. Même si l'Autriche disposait de son propre cru nazi rêvant d'unification, la plupart des citoyens y étaient opposés. Les membres du parti nazi mettaient

la pression au chancelier Kurt Schuschnigg pour obtenir des postes dans son gouvernement, et Hitler l'avait menacé de le démettre de ses fonctions et de le remplacer par l'une de ses marionnettes s'il n'obtempérait pas. S'ensuivrait l'unification, et l'Autriche serait avalée par l'Allemagne. Les cent quatre-vingt-trois mille Juifs qui peuplaient le pays craignaient terriblement cette perspective<sup>2</sup>.

Le monde entier était dans l'expectative. Dans une ultime tentative désespérée, Schuschnigg avait annoncé un référendum au cours duquel le peuple d'Autriche déciderait de lui-même s'il voulait garder son indépendance. C'était un acte courageux de la part de Schuschnigg, sachant que son prédécesseur avait été assassiné lors d'un coup d'État raté des nazis et qu'Hitler était aujourd'hui prêt à tout pour empêcher le vote à venir. La date avait été fixée au dimanche 13 mars 1938.

On avait collé et peint des slogans nationalistes (« Oui à l'indépendance ! ») sur chaque mur et chaque trottoir. Et désormais, à deux jours du vote, des avions bombardaient Vienne de la propagande de Schuschnigg. Gustav reposa les yeux sur le tract.

*... Pour une Autriche libre et germanique, indépendante et sociale, chrétienne et unie ! Pour la paix, le travail et les mêmes droits pour tous ceux qui prêtent allégeance au peuple et à la patrie.*

*... Le monde verra notre détermination à vivre. Citoyens d'Autriche, unissez-vous et votez OUF !*

Ces paroles vibrantes provoquaient toutefois des sentiments ambivalents parmi les Juifs. Ils avaient leur propre idée du germanisme – Gustav, profondément fier d'avoir servi son pays durant la Grande Guerre, se considérait d'abord comme un Autrichien et ensuite comme un Juif<sup>4</sup>. Pourtant, il était exclu de l'idéal germano-chrétien de Schuschnigg. Il avait également quelques réserves quant à son gouvernement austrofasciste. Gustav avait un jour fait office d'organisateur pour le parti social-démocrate d'Autriche. Avec la montée des austrofascistes

en 1934, le parti avait été violemment dissous puis interdit (avec le parti nazi).

Mais à ce jour, pour les Juifs d'Autriche, tout était préférable au genre de persécution ouverte qui se passait actuellement en Allemagne. Le journal juif *Die Stimme* avait titré en une : « Nous soutenons l'Autriche ! Tout le monde aux urnes<sup>5</sup> ! » Le journal orthodoxe *Jüdische Presse* fit le même appel : « Inutile de rappeler aux Juifs d'Autriche de se ruer en masse sur les urnes dimanche. Ils savent ce qu'ils ont à faire. Tout le monde doit faire son devoir ! »

Par le biais de réseaux secrets, Hitler avait prévenu Schuschnigg : s'il n'annulait pas ce référendum, l'Allemagne s'en chargerait. À cet instant précis où Gustav lisait le tract, les troupes allemandes se pressaient déjà à la frontière.

## אבא

Avec un dernier coup d'œil dans le miroir, Tini Kleinmann lissa son manteau, rassembla son cabas et son sac à main puis quitta l'appartement. Ses petits talons claquaient sèchement dans la cage d'escalier qu'elle dévalait à toute vitesse. Elle trouva Gustav dans la rue, devant son atelier, qui était situé au rez-de-chaussée de leur immeuble. Il avait un tract à la main ; la rue en était jonchée : dans les arbres, sur les toits, il y en avait partout. Elle y jeta un rapide coup d'œil et fut prise d'un frisson. Tini avait un mauvais pressentiment que son optimiste de mari ne pouvait pas partager. Il était incapable d'envisager une issue négative aux choses, ce qui était à la fois sa faiblesse et sa force.

Tini se lança sur la route pavée qui menait au marché. Beaucoup de commerçants étaient des paysans du coin qui venaient vendre chaque matin leurs produits aux côtés des artisans viennois. Et beaucoup de ces derniers étaient juifs ; en effet, plus de la moitié des commerces de la ville appartenaient à des Juifs, en particulier dans ce quartier. Les nazis des environs profitaient largement de ce constat pour éveiller des pensées

antisémites parmi les travailleurs qui souffraient de la dépression économique – comme si les Juifs n’en souffraient pas aussi.

Gustav et Tini n’étaient pas particulièrement religieux. Ils se rendaient à la synagogue peut-être deux ou trois fois par an, pour des anniversaires et des commémorations, et comme la plupart des Juifs viennois, leurs enfants portaient des noms germaniques plutôt qu’hébraïques, mais ils suivaient les coutumes yiddish, comme tout le monde. Tini acheta du veau chez Herr Zeisel le boucher, coupé en fines tranches pour ses escalopes à la viennoise ; il lui restait du poulet pour la soupe du shabbat<sup>1</sup>, mais elle acheta des pommes de terre et de la salade de la ferme, puis du pain, de la farine, des œufs, du beurre... Tini continua sa progression dans le marché bondé, son sac toujours plus lourd à chaque arrêt. Là où la place croisait Leopoldsgasse, la rue principale, elle vit les pauvres femmes de ménage désœuvrées qui réclamaient du travail aux passants. Elles se tenaient devant le pensionnat Klabouch et le petit café. Les plus chanceuses seraient embauchées par des femmes aisées qui vivaient dans les environs. Celles qui apportaient leur propre seau d’eau savonneuse touchaient un shilling entier<sup>2</sup>. Tini et Gustav avaient parfois du mal à payer leurs factures, mais au moins n’avait-elle jamais été réduite à ça.

Les slogans indépendantistes étaient absolument partout : étalés en grosses lettres sur les trottoirs, comme des marquages routiers, le cri de ralliement du référendum (« Nous disons oui<sup>6</sup> ! ») ainsi que la croix potencée autrichienne<sup>3</sup>. Partout, les fenêtres ouvertes laissaient s’échapper le bruit des radios qui jouaient à plein volume des envolées entraînantes de musique patriotique. Alors que Tini observait tout cela, des cris de liesse se mêlèrent soudain à un grondement de moteur. Un convoi de camions avait surgi au bout de la rue, débordant d’adolescents en uniforme de la Jeunesse communiste d’Autriche qui brandissaient des bannières aux couleurs nationales – le rouge

---

1. Le shabbat a lieu du coucher du soleil, le vendredi, au coucher du soleil, le samedi.  
2. L’équivalent de deux ou trois euros en 2019.  
3. Croix dont les quatre bras forment un T.

et le blanc – et distribuèrent toujours plus de tracts<sup>7</sup>. Les gens agitaient leurs mouchoirs, soulevaient leurs chapeaux et criaient « Autriche ! Autriche » à leur passage.

On pouvait avoir la nette impression que l'indépendance était en train de gagner... tant qu'on ne prêtait pas attention aux visages sombres dans la foule. Les sympathisants nazis. Ils étaient exceptionnellement calmes, aujourd'hui – et exceptionnellement peu nombreux, ce qui était étrange.

Soudain, la musique enjouée fut interrompue et les radios se mirent à craqueler sous une annonce urgente : tous les réservistes non mariés devaient immédiatement se présenter pour prendre leur service. L'annonceur prétextait qu'il s'agissait d'assurer l'ordre pour le référendum de dimanche, mais le ton avec lequel il s'exprimait ne présageait rien de bon. Pourquoi auraient-ils besoin de troupes supplémentaires pour cela ?

Tini fit demi-tour et retraversa le marché bondé en direction de son immeuble. Quoi qu'il se passe dans le monde, que le danger soit proche ou non, la vie continuait, et que pouvait-on faire d'autre que de la vivre ?

## בן

De l'autre côté de la ville, les tracts flottaient sur le canal du Danube, dans les parcs et dans les rues. En cette fin d'après-midi, quand Fritz Kleinmann quitta son école professionnelle, sur Hütteldorfer Strasse, en périphérie ouest de Vienne, ils jonchaient la rue et les arbres. Des lignes entières de camions chargés de soldats remontaient la rue en grondant, en direction de la frontière allemande, à deux cents kilomètres de là. Fritz et les autres garçons contemplaient, les yeux brillants d'excitation, ces rangées interminables d'hommes casqués, l'arme au poing, filer vers leur devoir.

Du haut de ses quatorze ans, Fritz ressemblait déjà à son père. Il avait les mêmes jolies pommettes, le même nez, la même bouche pleine aux lèvres qui s'étiraient comme les ailes d'un goéland. Mais là où Gustav dégageait une douceur évidente, les

grands yeux noirs de Fritz étaient pénétrants, comme ceux de sa mère. Il avait quitté le lycée, et cela faisait désormais six mois qu'il se formait à l'art de son père.

Tandis que Fritz et ses amis traversaient le centre-ville pour rentrer chez eux, l'atmosphère inédite qui régnait dans les rues ne leur échappa pas. À trois heures de l'après-midi, la campagne du gouvernement pour le référendum avait été suspendue à cause de la crise croissante. Il n'y avait aucune annonce officielle, seulement des rumeurs de conflits sur la frontière austro-allemande, de soulèvements nazis dans les villes de province et, plus inquiétant encore, on disait que la police viennoise prendrait le parti des nazis si cela finissait en confrontation ouverte. Des bandes commençaient à envahir les rues en criant des « *Heil Hitler !* » passionnés, auxquels certains répondaient « *Heil Schuschnigg !* » en guise de provocation. Les nazis se montraient de plus en plus excités, et la plupart d'entre eux étaient des jeunes, dénués de toute expérience de vie et chargés à bloc d'idéologie<sup>8</sup>.

Ce genre de choses se produisait depuis plusieurs jours, par intermittence, et il y avait même eu quelques incidents plutôt violents à l'encontre de Juifs<sup>9</sup>, mais cette fois, c'était différent. Quand Fritz gagna Stephansplatz, en plein cœur de la ville, là où les nazis viennois tenaient leurs quartiers secrets, la place devant la cathédrale grouillait de gens qui hurlaient des « *Heil Hitler* » sans essayer aucune repartie, cette fois<sup>10</sup>. Des policiers stationnaient en retrait, observant le regroupement, parlant entre eux, mais sans rien faire de plus. Parmi ceux qui observaient la scène en coulisse, sans pour autant se montrer : les membres secrets de la *Sturmabteilung* autrichienne – la SA, les troupes d'assaut du parti nazi. Ils avaient de la discipline, et ils avaient leurs ordres ; le moment n'était pas encore venu d'agir.

Tout en évitant les groupes de manifestants, Fritz traversa le canal du Danube pour entrer dans Leopoldstadt et gagna rapidement l'immeuble familial, ses bottes claquant sur chaque

marche de la cage d'escalier jusqu'au numéro 16, où l'attendait la chaleur de son foyer et de sa famille.

## משפחה

Le petit Kurt était debout sur un tabouret, dans la cuisine, à regarder sa mère préparer la pâte pour la soupe de poulet, le repas traditionnel du vendredi soir, pour le shabbat. C'était là l'une des rares traditions que la famille maintenait ; Tini n'allumait aucune bougie et ne disait aucune prière. Kurt était différent. À seulement huit ans, il chantait dans la chorale de la synagogue du centre-ville et devenait de plus en plus pieux. Il s'était lié d'amitié avec une famille orthodoxe qui vivait de l'autre côté du couloir, et c'était à lui d'allumer toutes les lumières pour eux les soirs de shabbat.

C'était le petit dernier chéri de tous. Les Kleinmann étaient tous très proches, mais Kurt était le petit préféré de Tini. Il adorait l'aider à cuisiner.

Tandis que la soupe mijotait, il la regardait, les lèvres entrouvertes, faire mousser la pâte à l'œuf pour ensuite former de fines crêpes dans la poêle. C'était l'une de ses parties préférées, en cuisine. Le mieux, c'étaient les escalopes viennoises, que sa mère tapait doucement pour attendrir la viande jusqu'à ce qu'elles soient aussi douces et fines que du velours. Elle lui avait appris à les faire tremper dans la farine, le mélange d'œufs et de lait, puis enfin la chapelure. Ensuite, elle les disposait deux par deux dans l'huile bouillante dont le riche arôme envahissait le petit appartement tandis que les escalopes grésillaient délicieusement dans la poêle jusqu'à devenir dorées à souhait. Mais ce soir, c'était l'odeur d'œufs frits et de poulet qui dominait.

De la pièce voisine – qui faisait office de chambre et de salon – leur parvenaient des notes de piano. Edith, la sœur de Kurt, âgée de dix-huit ans, jouait plutôt bien, et elle avait même appris à Kurt une très jolie mélodie baptisée *Cuckoo* et qui lui resterait à tout jamais en mémoire. Son autre sœur, Herta, quinze ans, avait toute son adoration. Elle était plus proche de



lui en âge qu'Edith, qui était déjà une jeune femme. Dans son cœur, Kurt associerait toujours Herta à la beauté et à l'amour.

Tini esquissa un sourire en voyant l'air concentré de son petit, qui l'aida à rouler l'omelette avant de la couper en fines tranches qu'elle ajouta à la soupe.

La famille s'installa pour dîner sous la lumière vive du shabbat – Gustav et Tini ; Edith et Herta ; Fritz et le petit Kurt. Leur appartement était étroit, seulement composé de cette pièce et de la chambre qu'ils partageaient tous (Gustav et Fritz ensemble, Kurt avec leur mère, Edith dans son propre lit, et Herta sur le canapé), et pourtant, ils s'y sentaient parfaitement heureux.

Dehors, une ombre menaçait de faire s'effondrer leur monde. Cet après-midi-là, un ultimatum était parvenu d'Allemagne, enjoignant l'annulation du référendum, la démission du chancelier Schuschnigg et son remplacement par le politicien de droite Arthur Seyss-Inquart (également membre secret du parti nazi) qui formerait un cabinet sympathisant. En guise de justification, Hitler prétextait que le gouvernement de Schuschnigg opprimait les Allemands ordinaires d'Autriche (« Allemands » étant dans son esprit synonyme de « nazis »). Enfin, la légion autrichienne exilée, forte de trente mille nazis, devrait être remise en service dans les rues de Vienne afin d'y maintenir l'ordre. Le gouvernement autrichien avait jusqu'à 19 h 30 pour obtempérer<sup>11</sup>.

Après le dîner, Kurt devait filer à la synagogue pour le service du soir. On le payait un shilling par service pour chanter dans la chorale (ce qui était remplacé par une barre chocolatée le samedi matin) ; c'était donc un devoir aussi bien économique que religieux pour lui.

Comme d'habitude, Fritz l'escorta. C'était le grand frère idéal : à la fois son ami, son camarade de jeu et son protecteur. Les rues étaient animées ce soir-là, mais l'atmosphère de turbulence s'était estompée, laissant planer derrière elle un désagréable sentiment de menace. En général, Fritz accompagnait Kurt jusqu'à la salle de billard, de l'autre côté du canal du Danube – « Tu connais la route, d'ici, hein ? » –, puis il allait jouer au billard avec ses amis. Mais ce soir-là, il n'était

pas question de le laisser seul ; il l'accompagna donc jusqu'au Stadttempel.

Dans l'appartement, la radio était allumée. Le programme fut soudain interrompu par une annonce. Le référendum avait été ajourné, ce qui fit l'effet d'une gifle glaciale à la famille. Puis, un peu après 19 h 30, le programme musical fut à nouveau interrompu, et une voix déclara : « Votre attention, s'il vous plaît ! Dans quelques instants, vous allez entendre une annonce extrêmement importante. » Il y eut une pause, un long silence sifflant qui dura trois minutes, puis le chancelier Schuschnigg prit la parole, la voix nouée par l'émotion. « Peuple d'Autriche, ce jour nous met dans une situation tragique et décisive. » Chaque personne en Autriche qui se trouvait près d'un poste de radio à cet instant écoutait attentivement, beaucoup avec peur, d'autres avec excitation, le chancelier décrire l'ultimatum allemand. L'Autriche devait obéir à l'Allemagne sous peine de se voir détruite. « Nous avons cédé à la force, dit-il, car nous refusons, même en cette heure terrible, de verser le sang allemand. Nous avons donc décidé d'ordonner aux troupes autrichiennes de n'opposer aucune... » Il hésita. « ... aucune résistance. » La voix fêlée, il se ressaisit pour conclure son discours. « Je prends donc congé du peuple autrichien, en lui adressant cette formule d'adieu allemande, prononcée du plus profond de mon cœur : que Dieu protège l'Autriche »<sup>12</sup>.

Gustav, Tini et leurs filles demeurèrent bouche bée tandis que la radio commençait à jouer l'hymne national. Dans le studio, sans que le peuple le voie ni l'entende, Schuschnigg éclata en sanglots.

## ב

Les vers louangeurs de l'*Alléluia*, menés par le chantre ténor et appuyés par la chorale, envahissaient le vaste ovale du Stadttempel, embrassant les colonnes de marbre et les ornements dorés des balcons en une douce vague harmonieuse.

De sa place dans la chorale, à la dernière rangée derrière l'arche<sup>1</sup>, Kurt avait une vue plongeante sur la *bimah*<sup>2</sup> et la congrégation. Il y avait beaucoup plus de monde qu'à l'habitude ; la synagogue était pleine à craquer de fidèles plongés dans l'incertitude et qui cherchaient un certain réconfort dans la religion. Le rabbin Emil Lehmann, inconscient de la nouvelle qui venait de tomber, avait parlé avec ferveur de Schuschnigg, louant le référendum et concluant son sermon par le cri de ralliement du chancelier désormais destitué : « Nous disons oui<sup>13</sup> ! »

Après le service, Kurt quitta le balcon avec ses camarades, alla récupérer son shilling et retrouva Fritz à l'extérieur. L'étroite route pavée était envahie par les fidèles qui rentraient chez eux. D'ici, la synagogue ne se distinguait pas vraiment des immeubles qui l'entouraient – elle était toute en longueur, derrière la façade, s'étirant de cette rue à celle qui lui était parallèle. Même si Leopoldstadt était aujourd'hui le quartier juif de Vienne, cette petite enclave dans le centre-ville historique, où les Juifs avaient vécu depuis le Moyen Âge, était le cœur culturel de la vie juive viennoise. On le voyait dans l'architecture et le nom des rues – Judengasse, Judenplatz –, et leur sang imbibait les pavés et les fissures de l'Histoire, les persécutions et le pogrom médiéval qui les avait poussés à vivre dans Leopoldstadt.

En journée, l'étroite Seitenstettengasse était préservée de la plus grosse partie du bruit de la ville, mais dans l'obscurité de ce soir de shabbat, Vienne était animée comme jamais. Pas très loin de là, dans la Kärtnerstrasse, une longue artère de l'autre côté de l'enclave nazie de la Stephansplatz, un regroupement était en train d'avoir lieu. Les membres de l'unité d'assaut, la SA, désormais libres de sortir leurs armes et d'enfiler leurs brassards arborant le svastika<sup>3</sup>, étaient en marche. Et la police était à leurs côtés. Des camions chargés de membres de la SA défilaient ; des hommes et des femmes dansaient et hurlaient sous la lumière de torches enflammées.

---

1. Cabinet orné dans lequel sont déposés les rouleaux de la Torah.  
2. Estrade disposée face à l'arche sur laquelle le rabbin lit la Torah.  
3. Croix gammée (*N.d.T.*).

De l'autre côté de la ville leur parvenaient des hurlements retentissants : « *Heil Hitler ! Sieg Heil ! À bas les Juifs ! À bas les catholiques ! Un peuple, un Reich, un Führer, victoire ! À bas les Juifs !* » Des voix hystériques se mirent à entonner : *Deutschland über alles*, clamant : « Aujourd'hui, nous avons toute l'Allemagne ; demain, nous aurons le monde entier<sup>14</sup> ! » Le dramaturge Carl Zuckmayer résume la scène ainsi : « Les enfers avaient ouvert leurs portes et lâché leurs esprits les plus vils, les plus affreux, les plus répugnants... On assistait partout à la révolte de l'envie, à la malveillance, à l'amertume, à un esprit de vengeance aveugle et vicieux<sup>15</sup>. » Un journaliste britannique témoin de la scène qualifia la procession d'« indescriptible sabbat de sorcières<sup>16</sup> ».

Les cris commençaient à gagner la Seitenstettengasse, où les Juifs qui se trouvaient encore devant le Stadttempel se mirent à se disperser. Fritz tira Kurt le long de la Judengasse, puis ils traversèrent le pont. Quelques minutes plus tard, ils étaient à nouveau dans Leopoldstadt.

Les nazis arrivaient, leurs troupes enflées de tout un tas de girouettes qui venaient de retourner leurs vestes, submergeant le centre-ville par dizaines de milliers en direction du quartier juif. Ce raz-de-marée humain envahit les ponts qui donnaient dans Leopoldstadt et s'engouffra dans Taborstrasse, Leopoldsgasse, le Karmelitermarkt et Im Werd – cent mille hommes et femmes hurlant à pleins poumons, dévorés par le triomphe et la haine. « *Sieg Heil ! Mort aux Juifs !* » Assis dans leur appartement, les Kleinmann écoutaient le tumulte à l'extérieur, s'attendant à tout instant à ce que leur porte se fasse défoncer.

Mais rien ne se produisit. Pendant des heures, la foule occupa les rues dans un déferlement de fureur mais en limitant toutefois les dommages. Certains Juifs malchanceux qui étaient encore dehors furent violentés ; d'autres qui « avaient l'air juif » furent rossés ; des loyalistes de Schuschnigg furent attaqués ; un certain nombre de maisons et de boutiques furent pillées, mais la tempête dévastatrice ne s'empara pas de Vienne ce soir-là. Incrédules, certains en vinrent à se demander si la légendaire

nature distinguée des Viennois n'était pas parvenue à adoucir jusqu'au comportement de ses nazis.

Mais c'était un espoir vain. La raison de cette retenue était simple : les membres de la SA étaient à la tête du rassemblement, et c'étaient des hommes disciplinés qui avaient bien l'intention de dépouiller et de détruire leur proie méthodiquement, non pas par l'émeute. Avec la police (qui portait désormais les brassards flanqués du svastika), les SA prirent le contrôle des bâtiments publics. Les principaux membres du parti au pouvoir furent soit capturés, soit obligés de fuir. Schuschnigg lui-même fut arrêté. Mais ceci n'était qu'un prélude.

Le lendemain matin, les premiers rangs des troupes allemandes avaient passé la frontière.

Les puissances européennes – la Grande-Bretagne, la France, la Tchécoslovaquie – s'opposèrent à l'invasion allemande d'un territoire souverain, mais Mussolini, censé être l'allié de l'Autriche, refusa d'envisager une quelconque action militaire ; il ne condamna même pas l'Allemagne. La résistance internationale s'effondra avant même d'être formée. Le monde abandonna l'Autriche à son sort.

Et l'Autriche décida de ne pas se battre.

## אבא

Gustav se réveilla au bruit des moteurs. Un grondement sourd qui pénétrait son crâne avec la puissance d'une mauvaise odeur et qui se faisait de plus en plus sonore. Des avions. L'espace d'un instant, il eut l'impression d'être à nouveau devant sa boutique. C'était encore hier ; le cauchemar n'avait pas eu lieu. Le jour se levait à peine. Le restant de la famille, à l'exception de Tini qui s'affairait discrètement dans la cuisine, dormait encore, chacun remuant doucement sous l'effet de son propre rêve.

Gustav se leva et s'habilla sous les grondements de plus en plus forts. On ne voyait rien des fenêtres – juste des toits et une bande de ciel –, alors il enfila ses chaussures et descendit.

Que ce soit dans la rue ou sur le Karmelitermarkt, il restait peu de traces des tranches de la nuit, en dehors de quelques tracts proréféréndum qu'on avait piétinés et envoyés valser. Les marchands installaient leurs étals et ouvraient leurs boutiques. Tout le monde avait les yeux braqués sur le ciel, les moteurs faisant désormais vibrer les vitres et noyant les bruits de la rue. Cela n'avait rien à voir avec la veille ; la tornade était imminente. Les avions apparurent enfin au-dessus des toits. Des dizaines de bombardiers en formation serrée ; et au-dessus d'eux, des avions de chasse filant à toute vitesse. Ils volaient si bas qu'on pouvait distinguer, vu du sol, leur marquage allemand, ainsi que leurs soutes à bombes qui s'ouvraient<sup>17</sup>. Un frisson de terreur balaya la place du marché.

Ce qui en sortit ne ressemblait toutefois en rien à des bombes. Il s'agissait d'une nouvelle tempête de papiers qui venaient garnir les toits et les rues. Voilà un climat politique qui était capable de littéralement faire la pluie et le beau temps... Gustav ramassa l'un des tracts. Il était plus concis et plus simple que le message de la veille. En guise d'en-tête, l'aigle nazie, suivie d'une déclaration :

*L'Allemagne nationale-socialiste accueille son Autriche nationale-socialiste et le nouveau gouvernement national-socialiste.*

*Ensemble, ils forment un lien fidèle et indéfectible !*

*Heil Hitler<sup>18</sup> !*

Le tonnerre des moteurs était assourdissant. En plus des bombardiers, il y avait plus d'une centaine d'avions-cargos au-dessus de leurs têtes. Tandis que les bombardiers tournoyaient sur place, les autres filaient en direction du sud-est. Tout le monde l'ignorait encore, mais ils étaient remplis de soldats et avaient pour destination l'aérodrome d'Aspern, à la périphérie de la ville : la première intrusion allemande dans la capitale autrichienne. Gustav lâcha le bout de papier comme s'il était empoisonné et retourna à l'intérieur.

L'ambiance était sinistre au petit déjeuner, ce matin-là. À partir de ce jour, un spectre hanterait chaque geste, chaque parole et chaque pensée de toute personne de confession juive. Ils savaient tous parfaitement ce qui s'était passé en Allemagne ces cinq dernières années. Mais ce qu'ils ignoraient, c'est que l'Autriche ne connaîtrait pas de changement progressif ; ils s'apprêtaient à subir l'équivalent de cinq années de terreur en un raz-de-marée aussi puissant que soudain.

La Wehrmacht arrivait, les SS et la Gestapo arrivaient, et on disait même que le Führer avait déjà atteint Linz et serait bientôt à Vienne. C'était l'allégresse, parmi les nazis de la capitale. La majorité de la population, ne désirant que la stabilité et la sécurité, se laissait peu à peu influencer. Les magasins juifs de Leopoldstadt étaient systématiquement pillés par des escouades de SA, qui commençaient également à faire des descentes dans les maisons des Juifs les plus aisés. L'envie et la haine des Juifs dans le commerce, l'artisanat et les professions légales et médicales avaient déjà enflé durant la dépression et s'apprêtaient à violemment éclater.

On disait que ce n'était pas dans la nature des Viennois de mener une quelconque campagne politique par le biais de la violence et des émeutes. « Les vrais Viennois », disait-on, consterné, tandis que les nazis envahissaient les rues avec aussi peu de discrétion que de dignité, « discutent de leurs différends autour d'un café et se rendent ensuite aux urnes comme tout être civilisé »<sup>19</sup>. Mais « les vrais Viennois » couraient surtout à leur perte. Ce pays était désormais gouverné par des sauvages.

Et pourtant, avec sa nature optimiste, Gustav Kleinmann était convaincu que sa famille ne risquait rien. Après tout, ils étaient plus autrichiens que juifs. Les nazis ne s'en prendraient probablement qu'aux plus fervents : les hébraïques, les orthodoxes... *n'est-ce pas ?*

Edith Kleinmann marchait la tête haute. À l'image de son père, elle se considérait plus autrichienne que juive. Ce genre de considération ne la travaillait pas ; elle avait dix-huit ans, après tout. La journée, elle apprenait l'art de la chapellerie, et elle nourrissait l'ambition de devenir modiste. Durant son temps libre, elle profitait, sortait avec des garçons, et elle adorait la musique et la danse. Edith était par-dessus tout une jeune femme, animée de l'énergie et de l'appétit de la jeunesse. Les garçons qu'elle fréquentait étaient rarement juifs, ce qui mettait Gustav mal à l'aise. Être autrichien lui allait très bien, mais il se sentait toutefois l'obligation de rester lié à son peuple. Si cette pensée relevait de la contradiction, Gustav ne s'en rendait pas compte.

Quelques jours avaient passé depuis l'arrivée des Allemands. Ils avaient fait leur apparition le dimanche, le jour où le référendum aurait dû avoir lieu. La plupart des Juifs étaient restés chez eux, mais Fritz, le frère d'Edith, tout téméraire qu'il était, n'avait pu s'empêcher d'aller jeter un coup d'œil dehors. Au début, leur avait-il rapporté, quelques courageux Viennois avaient jeté des pierres sur les troupes allemandes, mais ils avaient vite été submergés par les « *Heil Hitler* » fanatiques de la masse. Lorsque l'armée entière fit son entrée triomphale dans la capitale, menée par Adolf Hitler en personne, elle semblait ne pas avoir de fin. Des cortèges entiers de limousines rutilantes, de motos, de voitures blindées ; des milliers d'uniformes kakis, de casques et de rangiers qui claquaient le sol en rythme. Les drapeaux rouges qui arboraient le svastika étaient partout – brandis par les soldats, accrochés aux bâtiments, flottant aux fenêtres des voitures. En coulisses, Heinrich Himmler avait débarqué en Autriche et commencé à prendre le contrôle de la police<sup>20</sup>. On continuait à voler les Juifs les plus aisés, et quotidiennement, des gens se suicidaient.

Edith accéléra le pas. Il y avait de l'agitation au coin de Schiffamtsgasse et Leopoldsgasse, où une foule s'était massée devant le poste de police<sup>21</sup>. Edith entendait des rires et des cris de joie. Elle commença à traverser la rue, mais elle ralentit le pas en apercevant un visage familier dans la foule – Vickerl